

Laudato Si : une sottise idéologique à oublier

Author : Maximilien Bernard

Categories : [En Une](#), [Perepiscopus](#), [Rome](#), [Vatican](#)

Date : 21 janvier 2021

Voici une analyse proposée par **Marion Duvauchel** sur l'encyclique du pape :

Alors le tonnerre dit

Da, Data

Dayabdam, Damyala

Qu'avons-nous donné?

Le sang affolant le cœur

L'épouvantable audace d'un moment d'abandon

Qu'une ère de silence ne saurait effacer

Par cela, et cela seul, nous avons existé.

Quelles racines s'agrippent, quelles branches croissent;

Parmi ces rocailleux débris ? Ô fils de l'homme,

Tu ne peux le dire ni le deviner, ne connaissant
Qu'un amas d'images brisées sur lesquelles frappe le soleil:
L'arbre n'offre aucun abri, la sauterelle aucun répit
La roche sèche, aucun bruit d'eau, point d'ombre
Si ce n'est là, dessous ce rocher rouge
(Viens t'abriter à l'ombre de ce rocher rouge)
Et Je te montrerai quelque chose qui n'est
Ni l'ombre au matin marchant derrière toi
Ni ton ombre le soir surgie à ta rencontre;
Je te montrerai ton effroi dans une poignée de poussière.

T.S. Elliott, *Le roi pêcheur*

On ne le dit pas assez, l'homélie est la parole autorisée de l'Église, c'est en dire toute l'importance puisque la foi vient par l'audition. Dans sa rencontre avec le christianisme quelque part en Asie centrale, à la fin du premier siècle, le bouddhisme alors en plein essor le long des routes de la soie (que parcouraient aussi les premiers Apôtres) avait compris l'importance de la prédication. À la dénomination de *sramanas* et de *bhikshus* pour désigner les membres de la nouvelle communauté, il a ajoutée celle de *çravâkas* : les *auditeurs*. Tant que le langage de la dogmatique nouvelle ne viendra pas assigner à ce mot un nouveau rôle, il montrera les religieux de Çâkyamuni[1] comme autant d'auditeurs qui ne reçoivent la doctrine que des lèvres du maître, et plus tard des « Ahrats », les « saints » qui l'ont reçu de lui. Troublante analogie[2].

L'humble prêche du curé de paroisse a un rôle tout aussi fondamental que les encycliques papales. Ces deux paroles se rattachent à la mission d'enseignement de l'Église. Mais l'encyclique a ceci de singulier qu'elle a vocation à exposer à ses destinataires la *position magistérielle de l'Église sur un thème précis*, qui peut être ou n'être pas une question d'actualité, comme elle peut être aussi l'occasion de condamner des agissements nouveaux que la sainte Église réprouve. Formellement destinée aux Évêques, la lettre encyclique s'adresse en pratique à tous les fidèles confiés à l'enseignement de leur évêque respectif. Au-delà du monde chrétien, toute personne intéressée par la position de l'Église peut être ou se sentir concernée par une encyclique, en particulier lorsqu'elle prend position sur un point de morale. C'est le droit et même le devoir de l'Église que de porter sur le monde qui l'entoure un

jugement appréciatif voire, le cas échéant, une claire réprobation.

En 2016, paraissait donc l'encyclique du pape François, *Laudato Si*, un texte qui provoqua bien des remous parmi les fidèles d'obédiences diverses et même de l'émotion dans la pourpre cardinalice. C'est bon signe quand on a lu le texte. Ce pape plumitif ne s'est pas arrêté en si bon chemin, et 2020 a vu la parution de l'encyclique jumelle dont l'essentiel tient en un slogan du parti écolo: « *hommes de tous les pays, unissez-vous 'holistiquement' pour sauver la planète* ». *Laudato Si* a donc pour thème d'actualité l'écologie. C'est même une véritable doctrine que cette *écologie intégrale* qui reprend le titre d'un ouvrage du philosophe Jacques Maritain, *Humanisme intégral*. Par la même occasion, ce fut l'occasion pour le pape et la Curie d'exposer une nouvelle théologie de la Création.

Quand on a terminé la lecture de cette édifiante rédaction, on a le sentiment d'être en face d'une mission de propagande et non d'un enseignement magistériel. L'encyclique brise par ailleurs un usage qui était l'honneur de l'Église : une grande qualité de l'écriture. Même vieillies dans le style, les encycliques ont toujours été rédigées avec un soin visible : *Fides et Ratio* comme *Splendor veritatis* de saint Jean-Paul II relèvent strictement de la mission d'enseignement. *Laudato Si* est une encyclique bavarde, mal écrite et désordonnée, ce à quoi l'Église ne nous avait pas habitués. Or, la qualité d'écriture n'est pas uniquement une affaire de style, mais de précision lorsqu'on s'adresse à des fidèles sur des points délicats.

Après une introduction qui, saint François d'Assise à l'appui, justifie le propos avec l'évocation poétique de « sœur terre », cet exposé comporte deux parties. La première se veut une sorte de bilan exhaustif – et dramatique - de l'œuvre des hommes sur la nature, qui aboutit au défi urgent que nous sommes invités à relever, celui de *sauvegarder notre maison commune*. Ce défi « *inclut la préoccupation d'unir toute la famille humaine dans la recherche d'un développement durable et intégral, car nous savons que les choses peuvent changer* ».

Ce sont les prémisses de l'encyclique suivante, *Tous frères*, qui est en réalité la jumelle de *Laudato Si* : « *Il nous faut une nouvelle solidarité universelle* ».

C'est la mission des Évêques, et donc des diocèses, de commenter et d'exposer l'encyclique et son enseignement, comme de la présenter aux fidèles.

Ils se sont pour la plupart contentés d'évoquer les quelques termes poétiques comme « sœur terre » ou « l'écologie intégrale » en omettant soigneusement de développer la théologie de la Création qui constitue la deuxième partie de ce texte édifiant. Ce n'est pas seulement parce qu'ils sont doctrinalement insuffisamment formés, c'est parce que la *théologie de la création* du pape François est une doctrine erronée, et que même un prêtre qui tient la Genèse pour un mythe décoratif ne peut que ressentir que cet *Évangile de la Création* est impropre et ne saurait faire l'objet d'un enseignement sauf à trahir l'*Évangile*. On chercherait en vain dans le canon du *Nouveau Testament* une doctrine de la Création qui détourne et instrumentalise à des fins pastorales la doctrine de la Genèse. Les cardinaux qui s'en sont scandalisés ne s'y sont pas trompés, même s'ils ne l'ont pas dit en ces termes.

La Genèse fournit les éléments pour une épistémologie de la nature humaine. D'abord les

conditions de la perception, (la distinction du jour et de la nuit), puis celles de la pensée, troisième et quatrième « jour », et enfin celles du langage et de la vie sociale[3]. *Les Cieux* dit le psalmiste, *raconte la Gloire de Dieu*. Mieux, toute la Création porte le sceau de la divinité, ce qui signifie qu'il y a la trace ou le vestige, comme dit Saint Bonaventure, de l'incrédulé dans le créé. Dans ses grandes intuitions contemplatives, Saint Augustin en avait eu le sentiment, reprenant d'ailleurs le propos de saint Paul sur le fait que nous voyons ici-bas en énigmes. Si *la nature est écrite en langage mathématique* comme le disait Galilée, encore convient-il de savoir l'interpréter. La Création est la parole de la Sainte Trinité, rapportée par appropriation à la personne du Père, l'Évangile celle du Fils et l'Ancien Testament est la parole propre du Saint Esprit : le chrétien observant (comme disent les sociologues aujourd'hui) qui récite le Credo sait qu'*Il a parlé par les prophètes*.

C'est donc *la lumière de la foi* que propose le pape. Nous le suivons sur ce point sauf qu'il appelle pour ce faire la « sagesse religieuse », ou les sagesse religieuses, parmi lesquelles celle de l'Église, « *ouverte au dialogue avec la pensée philosophique* » ce qui « *lui permet de produire diverses synthèses entre foi et raison* ». Ces diverses synthèses n'existent que dans l'imagination du pape et de ses scribes. La dernière proposition de ce type faite aux fidèles est l'encyclique *Foi et Raison* de saint Jean-Paul II : un texte d'une grande précision et témoignant d'un profond respect envers la philosophie et les philosophes. Il y citait Jacques Maritain et quelques autres dont il jugeait la contribution de valeur. Cette proposition ramenant la sagesse inspirée de l'Église au même niveau que toutes les sagesse diverses laisse ahuri tous ceux qui ont étudié la philosophie et son histoire et qui ne sauraient ignorer que l'Église a fait beaucoup mieux que « *quelques synthèses entre foi et raison* ». Historiquement, c'est d'abord par les penseurs chrétiens que la « sagesse païenne », autrement dit la philosophie antique est entrée dans l'épistémè chrétienne, dans un effort de conciliation qui fut rude et difficile. Ce que dit l'Église, en particulier par la voix d'un de ses Docteurs, saint Thomas d'Aquin, sur cette question, c'est que la foi chrétienne surélève la raison et l'éclaire, elle ne l'abolit pas. Aucune autre sagesse n'énonce quoi que ce soit de comparable. L'Église catholique est beaucoup plus qu'ouverte au dialogue avec la pensée philosophique : elle peut se revendiquer de toute une longue et patiente tradition de pensée philosophique, à commencer par celle des Docteurs et Pères de l'Église qui ont permis la première inculturation hellénistique jusqu'à la grande synthèse de saint Thomas d'Aquin. Si cette histoire s'est vue interrompue depuis trois siècles par les grandes forces hostiles au catholicisme et au christianisme, elle ne saurait sans dommage se voir effacée de notre histoire culturelle, donc de l'histoire de l'Église[4].

Le pape François (ou ses rédacteurs) invite ainsi les grands récits bibliques à l'appui de sa vision écologique rédemptrice. Que disent-ils donc ces « *grands récits bibliques de la Création sur la relation entre l'être humain et le monde ?* » Posé en ces termes, ils ne disent tout simplement rien.

« Les récits de la création dans le livre de la Genèse contiennent, dans leur langage symbolique et narratif, de profonds enseignements sur l'existence humaine et sur sa réalité historique ».

Le récit de la Genèse ne comporte pas un *profond enseignement sur l'existence humaine et sa réalité historique*. Il décrit dans un système d'images étrange les principes d'intelligibilité de la *nature humaine*, une nature dite « adamique », autrement dit dans un état premier qui n'est plus le nôtre. Dans cet état, l'homme était en lien non *médié* avec la Création comme avec son Créateur. Ce que la Bible traduit par la nudité. Parce que cette nature humaine est participée, la faute d'Adam a désorganisé toute la structure, dans son unité psycho-spirituelle comme dans son unité psychosomatique. Parce que la Création est dans une relation de solidarité organique avec l'homme, qui est au sommet, et qui doit la gouverner justement, elle porte ontologiquement le poids de ce qu'on appelle la « chute ». On est un petit peu loin de l'explication du pape selon laquelle *ces récits suggèrent que l'existence humaine repose sur trois relations fondamentales intimement liées : la relation avec Dieu, avec le prochain, et avec la terre. Selon la Bible, les trois relations vitales ont été rompues, non seulement à l'extérieur, mais aussi à l'intérieur de nous. Cette rupture est le péché.*

Là encore, foin de *nature humaine*, il ne reste dans la pensée francisquesque que l'existence humaine. Or, c'est bien de nature humaine dont il s'agit dans ces récits qui ne *suggèrent* pas mais sont au contraire d'une précision confondante. Ils décrivent un déroulement cyclique, à travers des séquences qu'on appelle « jour » ou « nuit », déroulement cyclique qui nous informe de quelque chose d'unique dans l'histoire des sagesses religieuses : *Bereshit bara Elohim*, dans le commencement, dans le principe, Dieu créa, un monde organisé, ruisselant d'intelligence, et offert à l'homme comme un miroir dans lequel quelque chose du Créateur se donne à connaître et à aimer. Non pas la « sœur terre », mais dans un acte unique et en quelque sorte quadriformé, Dieu crée « *le ciel, la terre, les eaux et l'abîme inconnaissable* ». La terre n'étant qu'un seul de ces quatre constituants qui forment une quaternité, obéissant à des lois précises[5].

L'homme adamique ne veut pas prendre la place de Dieu, contrairement à ce qu'assure l'encyclique. C'est l'homme *prométhéen* issu de la modernité dérégulée voulue par quelques puissants et source de bien des maux, qui y aspire. Cette solidarité organique de l'homme et de la nature, de grands mythes l'ont racontée dans leur propre système d'images, à commencer celui de la *Gaste terre*, la terre devenue stérile à la suite d'une faute commise par le « roi pécheur ». Julien Gracq avait réactualisé dans l'une de ses œuvres ce roi « méhaigné », qui souffre d'une blessure à la cuisse et qui attend. Qu'attend-t-il ? Un jeune niais, Parcifal, qui, lui posant la question attendue « Beau roi, quel est ton mal », va rétablir symboliquement la triple relation brisée, avec l'autre, avec la nature et avec l'au-delà. Dans sa profondeur inconsciente, le mythe raconte une structure[6].

L'homme adamique placé dans le Jardin pour y nourrir son intelligence et donc la déployer n'a pas la folie prométhéenne en tête. Il transgresse un interdit fondateur d'une structure qui organise toute la Création, comme elle est aussi condition du bon fonctionnement de son intelligence. En s'emparant du seul fruit d'un arbre défendu, l'homme se nourrit de ce qui ne devait pas se manger, mais qui supportait le reste de la structure. Ce faisant, il détruit la structure de connaissance fondatrice et la relation sans médiation qui le relie à ce qui l'entoure, comme avec son Créateur. Car si la parole propre du Père est la Création, alors ce monde

participe d'une parole, d'un langage, dont nous avons perdu les clés, mais qui peut nous être restitué moyennant un effort, un désir et une connaissance aussi. C'est pourquoi une authentique théorie de la Création est une urgence, et non une vague synthèse qui reprend les mythes sans âme des puissants d'aujourd'hui.

La question ne se pose pas en termes de *relation harmonieuse entre l'humain et la nature*. L'homme dans le récit biblique est donné comme un arbre parmi les arbres, ce qui signifie qu'au fondement de la nature humaine est posé le principe de la symbolique, ce que l'arbre figure dans le monde sensible et ce que l'Évangile rappelle dans le récit de l'homme aveugle une fois guéri : *je vois des hommes comme des arbres (Marc, 8,24)*. Parce que l'arbre est la figure visible d'une réalité invisible qui s'appelle la symbolique.

L'homme n'a pas vocation à dominer la Création, mais à la gouverner dans la justice et c'est ce que dit très précisément l'*Ancien Testament*. En abîmant cette nature humaine qui lui est donnée, Adam altère le principe de justice qui y est inhérent. La désorganisation qui s'ensuit porte un nom : le péché. Nous en voyons les conséquences : un monde qui ne nous est accessible que sous sa forme sensible et dont la beauté ne nous est perceptible qu'en énigmes, un monde donc que nous exploitons sans vergogne, ordonné non plus à la justice et à l'amour mais à l'avidité sans frein des puissants. Là-dessus, nous sommes bien d'accord.

La terre ne nous précède pas, elle est constitutive de notre nature humaine, avec les cieux, avec les eaux sur lesquelles l'esprit palpète et avec, en outre, l'abîme inconnaissable. La terre ne nous précède pas parce que le temps est coextensif à l'éternité. Pour comprendre ce texte énigmatique de la *Genèse*, il faut une noétique juste. Le terme est oublié, ce n'est pas anodin.

La noétique est la partie de la philosophie qui rend compte de la possibilité pour l'esprit humain de communiquer avec le divin. Cette noétique juste se trouve encodée dans la parole révélée, comme en dehors d'elle parfois, dans ces semences du Verbe dont parlaient les théologiens du temps où l'Église en avait encore, car les hommes ont eu l'intuition de ces *choses cachées depuis la fondation du monde*.

Les choses qui sont dans la contingence du monde sensible existent en puissance dans notre esprit et dans notre mémoire où elles demandent à s'éveiller. Depuis Homère, nous savons qu'elles ne prennent leur juste proportion que dans la mémoire et dans l'esprit. Que serait la guerre de Troie si elle n'était contée ? Les anges ont le gouvernement de l'univers (comme ils ont aussi celui du corps humain). Ils portent l'information véritable, l'intelligibilité de la chose, les philosophes diraient : la *quiddité*. En s'éveillant à cette quiddité, l'homme entre dans la beauté véritable du monde. La question de s'emparer des choses de la terre ne se pose plus, il cesse *ipso facto* d'être un prédateur. Les Cieux racontent la Gloire de Dieu et la terre est la figure des trésors d'intelligibilité qui demandent à s'éveiller dans l'esprit enténébré de l'homme déchu, le rendant ainsi à sa nature véritable. Le Christ *Pantocrator* est l'image de cette Création assumée dans le Verbe par qui et pour qui tout a été fait.

Le Jardin n'implique pas « *une relation responsable entre l'être humain et la nature* ». Il s'agit de la vocation de l'homme placé dans le Jardin avec des arbres beaux à regarder et bons à manger : autrement dit, il est là pour contempler et pour intelliger. Il n'est nullement question

dans la *Genèse* des « *déliçats équilibres entre les êtres de ce monde* ». Ces équilibres si délicats ne le sont surtout que depuis que les grandes multinationales, dotées de moyens techniques puissants, se sont mis à exploiter sans vergogne toutes les ressources de la terre, détruisant les communautés lorsque cela est nécessaire. Et que valent ces fragiles équilibres avec les zèbres et les gazelles quand on détruit des communautés tout entières. Le médecin congolais Denis Mukwege, qui reçut l'an dernier le prix Nobel de la paix, soigne des femmes violées par des milices mandatées par des États criminels pour déraciner des populations et disposer des richesses en coltan du sol africain (plus de 60 % se trouve au Congo). Ce coltan indispensable pour la fabrication de nos téléphones portables. L'homme Adam a nommé les animaux et il est entré dans la parole, comprenant dans l'acte de nommer qu'il n'est pas un animal mais qu'il contient en lui le monde animal, figure des pulsions psychobiologiques qu'il lui revient de gouverner. Et que le péché a désorganisé. La théologie de la Création développée par le pape et qui se veut accessible à tous les frères potentiels n'

On peut lire sur le site Vatican news que « *l'encyclique nous offre (...) une boussole morale et spirituelle pour nous guider sur ce chemin commun, visant à créer un monde plus désintéressé, plus fraternel, plus pacifique et plus durable* ». Il nous faut *imaginer un monde post-pandémique et pour cela, il nous faut adopter une approche intégrale, car tout est intimement lié et les problèmes actuels exigent un regard qui prenne en compte tous les aspects de la crise mondiale (LS, 137)*.

Même le plus puissant des ordinateurs d'intelligence artificielle ne pourrait prendre en compte tous les aspects de la crise mondiale, parce que cette crise est plus ou moins aiguë selon la ville ou la campagne, selon le climat, le niveau de développement des pays, et de multiples facteurs, et parce qu'il ne revient pas aux machines de résoudre mathématiquement les problèmes auxquels les hommes sont confrontés. Les machines calculent. Les hommes aiment et pensent.

Il n'est nul besoin d'une théologie de la Création pour aller planter des arbres dans le Sahel, comme Vatican news s'en est vanté au moment de la parution de l'encyclique, avec une naïveté confondante. Tout est lié nous dit la parole papale. Allons donc, le papillon qui vibrait à l'autre bout du monde n'a rien eu à voir avec l'éruption du Vésuve. Les chaînes causales demandent une analyse précise par des mathématiciens compétents. Nous ne sommes pas tous aptes à débrouiller ces questions scientifiques. Le problème écologique dans un pays développé où existent des déchetteries, le tri sélectif, où l'écologie et un parti admirable d'opportunisme qui se moque éperdument de la vie humaine, n'a rien

Pour se reconnaître comme frères, il faut un même père, un père qu'on reconnaît comme tel et qui nous a reconnu. Le pape François place la famille humaine sous une sorte d'abstraite paternité non identifiée. La conséquence logique, si nous admettions pareilles absurdités, est que cela rendrait le travail d'évangélisation totalement inutile. Si l'on est tous frères sans avoir besoin du baptême, ni de la connaissance du vrai Dieu (donc de la Révélation), il n'est nul besoin de l'enseignement de l'Église, enseignement rigoureux jusqu'à ce jour, ce qui se traduisait par une langue précise et nette, concise et argumentée.

L'Église a toujours manifesté le plus profond respect pour sa Tradition révélée, y compris pour

les textes réputés les plus obscurs. Elle ne saurait ignorer que la nature humaine se différencie de l'existence humaine. Cette nature déchue, un Dieu l'a endossée, hormis le péché, pour nous faire entrer dans une Loi nouvelle, sous un état nouveau, celui qui fait de nous des fils habités par l'Esprit qui procède du Père et du Fils. L'Église tient la Création pour le lieu épiphannique où se révèle l'amour de Dieu. C'est pourquoi la France christianisée a pétri de main d'homme ce paysage qui est le sien, ces bocages, ces forêts, ces plaines ouvertes où le blé chante, ces rivages bercés par les mers ou les océans. Parce que la France est chrétienne, elle a aimé et chanté l'amour du pays, celui des terroirs où des solidarités organisées se sont développées, ont duré, et ont fini par disparaître pour d'autres formes plus adaptées. C'est un monde lié en effet, non dans une sorte de tout chimérique, comme le pape prétend nous le faire rêver, mais par des formes et des modalités concrètes issues de l'histoire et de l'amour que les hommes se sont portés, tant bien que mal, dans cette histoire, dans une géographie, dans un climat singulier, et non dans la chimère d'un climat unique, universel, qui se réchaufferait uniformément par la faute de tous les hommes, alors que seuls quelques-uns sont gravement responsables et même criminels.

Que devons-nous faire ? Le christianisme n'est pas comme l'islam une religion de soumission. Si la relation entre la foi et la raison a pesé si lourd dans son histoire, c'est que l'Église est profondément attachée à l'exercice et à l'usage de la raison. Si les dons du saint Esprit sont donnés à tout chrétien avec le baptême, il est donc du devoir du chrétien d'en faire usage, et donc de se prononcer sur ce qui lui est proposé pour nourrir sa foi et son intelligence. Si cela ne nourrit ni l'une ni l'autre, il est raisonnablement en droit d'oublier pareil propos.

L'encyclique est par ailleurs une parole qui s'adresse formellement aux évêques. En dernier ressort, il nous suffit tout simplement d'écouter ce qu'ils en disent ou de les laisser se débrouiller. Sauf erreur de ma mémoire ou carence d'information, il me semble qu'ils n'en ont pas dit grand-chose. Préoccupés du port du masque et des protocoles sanitaires, ils en disent encore moins que d'habitude sur les dernières nouveautés en matière d'anthropologie fondamentale. Peut-être vaut-il mieux s'en réjouir en attendant le jour, et ce jour viendra bien, où l'esprit prophétique leur étant revenu, ils verront leur effroi dans une poignée de poussière.

Marion Duvauchel

Professeur de philosophie, historienne des religions

Fondatrice de la *Pteah Barang* au Cambodge

BIBLIOGRAPHIE

Duvauchel (Marion) *La chrétienté disparue du Caucase, l'histoire eurasiatique du christianisme*, Les Acteurs du savoir, 2019.

Froger (Jean-François) *Le Livre De La Création - Commentaires à propos des trois premiers Chapitres de la Genèse*, Éditions Grégoriennes, 2017.

Le livre de la nature humaine, Éditions Grégoriennes, 2019.

Énigme de la pensée, Éditions Grégoriennes, 2015.

Levi-Strauss (Claude) *Paroles données*, Paris, Plon, 1984.

Lutz (R.) Froger (J.F.) *Structure de la connaissance*, Méolans Revel, Éditions DésIris, 2003.

À paraître, Marion Duvauchel, *Le mirage du bouddhisme, trois siècles d'historiographie frauduleuse*.

[1] Le nom du bouddha dit « historique », puisque plusieurs bouddhas dits « antécédents » sont attestés par diverses traditions et qu'on a fini par décider qu'il y en aurait un d'historique. On l'a appelé Çakyamuni, du nom de la famille à laquelle une autre tradition prétend qu'il appartenait. Contrairement à ce qui est admis, tout cela n'a jamais été attesté par le moindre élément historique positif.

[2] Le fait que le bouddhisme naisse au V^e siècle avant J-C n'est pas un argument. La mise par écrit de la doctrine présumée a pris des siècles, et le premier corpus (dit « gandharien ») n'est attesté qu'à partir de l'ère chrétienne.

[3] Pour une véritable théologie de la création voir l'œuvre de Jean-François Froger, « *Le Livre De La Création - Commentaires à propos des trois premiers Chapitres de la Genèse* » et « *Le livre de la nature humaine* », Éditions Grégoriennes-Adverbum. Pour la noétique, voir « *Énigme de la pensée* », du même auteur.

[4] Voir mon ouvrage *La chrétienté disparue du Caucase, une histoire eurasiatique que christianisme*, les Acteurs du savoir, 2019.

[5] Jean-François Froger, Robert Lutz, *Structure de la connaissance*, éditions DésIris, 2003.

[6] Claude Lévi-Strauss, « le Graal en Amérique », *Paroles données*, 1984.